

Helen Smith

La Mata-Hari des glaces

Briançon, le 13 mars 1938

Les hommes sont si prévisibles et si faciles à bernier ! Il me suffit d'une simple nuit dans leur lit pour obtenir d'eux tout ce que je souhaite. L'homme propose, la femme dispose. Mes charmes sont un atout redoutable aux services de Sa Majesté. L'amour ? J'ai voulu y croire mais l'Histoire m'a volé tous les hommes de ma vie. J'ai trop souffert, on ne m'y reprendra plus !

*Je suis née en 1903 à Liverpool, en Angleterre. Je suis la fille de **Charles Grant**, agent secret au Service de Sa Gracieuse Majesté, et d'une mère de la haute bourgeoisie anglaise, plus habituée à fréquenter les soirées mondaines que la demeure familiale. Mon père, qui partait régulièrement en mission, avait peu de temps à accorder au foyer, et ma mère passait son temps à jouer au bridge et à charmer les Lords anglais. Malgré tout, je passais de tendres moments en compagnie de mon père lorsqu'il rentrait à la maison. Lui ne se doutait pas de l'attitude de ma mère envers les hommes. Je l'appelais plus souvent Agent Grant que papa en réalité. Je trouvais cela drôle quand j'étais petite fille, puis c'est devenu une habitude et un mot affectueux. C'était un père aimant. J'admirais son parcours professionnel et j'écoutais avec enthousiasme ses récits héroïques.*

*J'avais onze ans quand la guerre a éclaté, me privant de mon père. Il passait de longs mois loin du foyer familial et j'étais terrorisée à l'idée qu'il ne rentre jamais à la maison. Je savais bien qu'il n'occupait pas un poste en première ligne mais l'inquiétude me rongait tout de même. Sa mission consistait à surveiller les lignes arrières du front français afin de débusquer les agents ennemis infiltrés ainsi que les traîtres pouvant nuire à la Triple Alliance. J'espérais en secret suivre un jour les traces de mon père même si la place d'une femme devait plus être au foyer que dans les services secrets. Dans sa mission de contre-espionnage, mon père travaillait avec l'un de ses bons amis : le major **Mortgage**. La famille Mortgage m'a été présentée lorsque j'avais deux ans : **Steve Mortgage** et son épouse **Mary**, jeune femme de bonne famille, très intelligente, avaient un petit garçon, **Paul**, âgé de cinq ans. Ma mère et moi avons passé quelques soirées en leur compagnie, lorsque les hommes s'absentaient pour leurs longues missions.*

*Côté cœur, je profitais du peu d'attention de ma mère pour me livrer à mes premiers émois sentimentaux. En 1916, je fis la connaissance de **Terence Appleton**, le fils du boulanger chez qui j'allais chercher quelques gourmandises. Il était bien plus âgé que moi (il avait seize ans) mais ses yeux clairs transpercèrent mon cœur en un instant. Nous avons commencé à flirter sans que ma mère ne se doute de rien. J'aimais sa fougue, ses idées sur la grandeur de l'Angleterre, son courage. Par certains côtés, il me rappelait mon père. Mais c'est son patriotisme que j'admirais qui devait briser notre amour. En janvier 1918, la guerre semblait ne jamais devoir finir et les besoins en nouveaux soldats étaient toujours plus importants : c'est le cœur léger que Terence partit au front, fier de défendre son pays de la barbarie allemande. Je touchais un mot à mon père pour qu'il ait une affectation proche de la sienne : ainsi, je pourrais venir à l'arrière du front pour me rapprocher d'eux. Mais je n'eus jamais le temps d'effectuer ce voyage : à peine deux mois après son départ, mon amour périt au front dans la tranchée du Moulin de Belleville-sur-Meuse au cours d'une incursion meurtrière et imprévisible des troupes ennemies au sein de nos tranchées. La date de sa mort reste à jamais gravée dans ma mémoire : le 13 mars 1918. Mon père, qui*

avait deviné les liens m'unissant à Terence, m'écrivit une lettre touchante pour m'annoncer la funeste nouvelle et me promit de revenir bientôt pour me réconforter. Il ne tint promesse qu'en novembre, lorsque la paix fut signée et m'annonça que la mort de Terence avait été vengée. Tenu par le secret de sa profession, il ne put jamais m'en dire plus, malgré mes suppliques. De plus, il semblait personnellement touché quand j'abordais ce sujet alors j'arrêtais de le harceler.

Les années qui suivirent furent pour moi des années de souffrance et de pleurs : je ne m'habituais pas à l'absence de Terence. Pour oublier mes tourments, j'aimais chausser mes patins et aller glisser sur les lacs gelés, comme je le faisais étant enfant. Une sensation de liberté m'envahissait à chaque fois que je laissais mes jambes me guider sur les grandes étendues d'eau glacée. Je trompais ainsi ma peine en patinant jusqu'à l'épuisement. Un matin de 1922, alors que je m'adonnais à ma passion, un français, **Jean Gouvier**, m'a abordée : il était entraîneur de patinage artistique. Il me trouvait très douce, et s'intéressait beaucoup à mon style. Il voulait travailler avec moi en vue d'un futur podium olympique. En effet, les Jeux modernes rétablis en 1896 par le Baron Pierre de Coubertin allaient se décliner à partir de 1924 en Jeux d'hiver et Jeux d'été. Après tout, pourquoi pas, cela pouvait redonner un but à ma vie brisée. Lorsque j'ai parlé à mon père de ma volonté de participer aux Jeux Olympiques, il s'est d'abord montré réticent. Mais Gouvier a su bien vite effacer les doutes de mon père lorsqu'il l'a rencontré. Plus tard, il m'avoua avoir craint que ce Gouvier ne cherche qu'à me charmer. Mais je me suis vite rendue compte que je n'avais rien à craindre à ce sujet puisqu'il était homosexuel. Je fus très choquée la fois où je le vis embrasser un garçon mais après tout, je lui demandais juste de m'entraîner et je n'avais que faire de sa vie privée. Après cette rencontre inopinée mais salutaire avec Jean Gouvier, j'ai passé mes journées et mes nuits à rêver de la première marche du podium. Quoiqu'il puisse m'en coûter, j'aurai un titre olympique un jour !

Entre deux entraînements intensifs, j'ai repris goût à l'amour en 1923. J'ai rencontré **John Smith**, mon futur mari, au cours d'un gala militaire. C'était un jeune lieutenant de vingt-cinq ans. Je suis immédiatement tombée amoureuse de lui. Je le trouvais exceptionnellement beau et gentil. Il m'a charmé et complimenté sur ma toilette. Nous avons dansé et j'ai compris qu'il pouvait être l'homme de ma vie. C'est à lui que j'ai offert ma virginité et tout s'est passé dans la douceur et la tendresse. Il a tenu à me soutenir lors de ma première participation aux Jeux Olympiques, en 1924.

À peine âgée de 21 ans, j'étais très excitée de découvrir cette compétition internationale de renommée. Mon entraîneur semblait persuadé que je remporterais une médaille d'or. Il croyait en mon talent plus que moi-même. Mes jeunes épaules supportaient une trop lourde pression et j'ai échoué à la fin de mon programme court, en chutant sur un double boucle piqué, un exercice que je connaissais parfaitement. Malheureusement, j'ai seulement pu admirer le podium de loin, sans pouvoir le fouler. Cet échec m'a profondément marquée mais j'aspirais vivement à prendre ma revanche, aux prochains Jeux d'hiver, en 1928.

Je me suis mariée avec John peu après notre retour des Jeux. J'ai vécu une merveilleuse idylle avec mon époux pendant trois ans. Mais une nuit, John s'est mis à tousser, à cracher du sang et à s'étouffer sans réussir à reprendre sa respiration. Cet épisode marqua le début d'une agonie qui allait durer six longs mois. Le diagnostic du médecin fut le suivant : John souffrait des effets néfastes et violents provoqués par le gaz moutarde, copieusement utilisé dans les tranchées pendant la guerre de 14-18. L'issue était inéluctable : il est mort une nuit au creux de mes bras. J'ai pleuré le deuxième amour de ma vie. Je porte encore aujourd'hui le nom de cet époux formidable. Et je suis persuadée que je n'aimerai jamais d'autre homme.

Après le décès de John, je me suis donnée corps et âme dans le patinage artistique pour oublier cette tragédie. J'ai travaillé sans relâche avec mon entraîneur avec un seul objectif en tête : une médaille d'or aux Jeux Olympiques de 1928. Quelques jours avant mon départ pour cette grande compétition, Gouvier a disparu sans laisser de trace. Il était parti avec l'argent que lui avaient confié mes parents pour les frais de voyage et d'hôtel. Désespérée par ce nouveau coup dur, je me suis donc rendue seule aux Jeux. Malgré mon travail forcené, je me suis vite aperçue, au contact de mes concurrentes, quelques jours avant les grandes épreuves, que je manquais visiblement de variété dans mes figures artistiques. Jean Gouvier était-il incompetent ? Il avait omis de m'apprendre quelques acrobaties de très haut niveau, nécessaires pour gravir la première marche du podium. J'étais désespérée : tout le travail que j'avais accompli devait aboutir à un résultat ! Il le fallait, non seulement pour moi mais aussi pour ma famille qui avait tant investi financièrement pour mon entraînement et aussi pour la grandeur de l'Angleterre ! Je me rappelais alors les regards grivois des juges lors des épreuves de 1924, leurs œillades égrillardes sous ma jupette alors que je patinais. Mon corps était sec pour l'amour mais je pouvais encore l'employer pour servir mes ambitions. Je n'aurais qu'à séduire un juge et le laisser m'accompagner dans mon lit. Jeune femme sensuelle et jolie, j'avais toutes les chances de parvenir à mes fins.

J'ai malgré tout beaucoup de talent et une grâce naturelle sur mes patins, un ravissement aux yeux des juges en charge de la présélection. J'étais d'ores et déjà qualifiée pour la finale. Une adversaire directe, **Jeanne Froment**, une patineuse française, avait elle aussi bon espoir de réussir les premières épreuves sans problème. Je lui ai d'ailleurs parlé pour la première fois à cette occasion, sur la glace. La veille des qualifications de cette française, j'ai décidé de mettre mon plan à exécution. Je me suis rendue dans un bar proche de mon hôtel, habituellement fréquenté par les juges. J'ai aperçu l'un d'eux, **Rolf Reuters**, un allemand, en grande discussion avec l'un de ses compatriotes, **Ivan Ballangrud**, le champion olympique de biathlon de cette année, mais également des olympiades de 1924. J'avais préparé une entrée théâtrale dans ce bar. J'étais vêtue d'une longue robe rouge, épousant parfaitement les courbes de mon corps. Mes longs cheveux dansaient autour de moi et mes yeux de braise se dissimulaient derrière d'élégantes lunettes de soleil, complètement inutiles en pleine nuit mais efficaces pour jouer la jeune femme mystérieuse. J'ai immédiatement remarqué que Ballangrud ne me lâchait plus du regard. Lorsque Rolf Reuters s'est éclipsé, j'ai avisé une bague à son annulaire. L'homme était donc marié !

Je me suis approchée de Ballangrud dans l'espoir qu'il m'introduirait auprès de son ami le juge, pour le moment imperméable à mes tentatives de séduction. Nous avons entamé une courte discussion concernant les relations amoureuses. Il m'a avoué sa rencontre récente avec Jeanne Froment et son engagement envers elle. Ils en étaient au début de leur romance. Sans rentrer dans les détails, je lui ai juste révélé que j'étais veuve depuis peu. En ma qualité de prétendue admiratrice de ses exploits aux olympiades de 1924, j'ai longuement flatté son ego. Ballangrud était plutôt du genre vaniteux, une faiblesse typiquement masculine très facile à exploiter dans un but malveillant.

Je continuais sournoisement à tisser ma toile pour attirer ma victime entre mes griffes. Je l'ai prié de me raccompagner à ma chambre. En arrivant dans mon antre, je me suis rapidement déshabillée, laissant entrevoir quelques dessous affriolants. Je lui ai arraché ses vêtements. Une fois complètement à ma merci, je me suis assise sur lui en le gratifiant de quelques caresses, puis je lui ai susurré à l'oreille : « Tu me veux ? » Il a acquiescé avec vigueur. Au comble du bonheur, je l'ai refroidi immédiatement en lui proposant de l'honorer après qu'il m'ait présenté Rolf Reuters. Il a ramassé ses vêtements puis s'est faufilé à l'extérieur, au comble de l'excitation.

Le lendemain, ma concurrente, Jeanne Froment, se qualifia pour la finale qui se déroulait le jour suivant. Au même moment, Ballanquid a arrangé ma rencontre avec Rolf Reuters. Au cours du repas, mes discrètes et sensuelles caresses sur les cuisses du juge l'ont convaincu de me raccompagner jusqu'à mon lit. Je n'étais plus passé à l'acte depuis la mort de mon mari, et l'heure était venue. Contre toute attente, je me suis abandonnée dans ses bras sans aucune retenue. J'ai mis de côté mes sentiments et je me suis littéralement déchaînée. Au petit matin, j'ai dérobé l'un de ses sous-vêtements brodé de ses initiales, dans le but de me couvrir s'il changeait d'avis au dernier moment. Juste avant l'épreuve, j'ai agité sous son nez la preuve irréfutable de son adultère. Il devait m'accorder une excellente note où je révélerais à sa moitié l'horrible vérité. Je pense que mes charmes l'avaient convaincu de toute façon.

J'ai excellé sur la glace, mais pas autant que trois concurrentes qui, théoriquement, me précédaient. J'ai malgré tout atteint le podium grâce à une note de 9.9 du juge autrichien, Rolf Reuters, devant Jeanne Froment, pourtant plus méritante que moi. Elle n'a pas dû comprendre pourquoi les juges l'ont classée quatrième alors qu'elle aurait dû décrocher la médaille de bronze à ma place. J'ai ensuite remarqué qu'Ivan Ballanquid la consolait au bord de la patinoire. Toutefois, ça ne l'a pas empêché de venir me rejoindre quelques heures plus tard pour recevoir sa récompense.

Je l'ai accueilli avec beaucoup de plaisir. En effet, j'ai moi aussi assouvi quelques fantasmes avec cet homme massif et charismatique. J'étais en quelque sorte atteint d'une boulimie de mâles jeunes, beaux et forts. J'ai offert à Ballanquid une heure de folie sexuelle comme il n'en connaîtrait sûrement plus de toute sa vie avec une femme comme Jeanne Ballanquid, la prude. Subitement prise d'un élan d'embarras au bout d'une heure d'extase, j'ai congédié le sportif. J'avais lu dans les yeux de Jeanne l'amour pour ce champion; j'avais le même éclat dans mon regard, bien que plus passionné, lors de mes rencontres avec Terence et John. L'amour naissant est un sentiment que je respecte trop pour le bafouer. J'ai agi ainsi en souvenir de mes amours passés. Ballanquid, sans remords mais toutefois effrayé à l'idée que notre aventure soit révélée, m'implora de garder le silence sur nos ébats. Récompensée par cette médaille en 1928, j'ai décidé de mettre un terme à ma carrière de patineuse. Déçue par mon ex-moniteur, physiquement épuisée par tout le labeur abattu, et toujours marquée par le chagrin de la perte de John, je n'avais plus le cœur à m'entraîner. J'ai donc raccroché les patins définitivement.

Ma mère me conseilla de choisir un nouveau mari, comme toutes les femmes de mon époque. Mais John me manquait trop. Par ailleurs, j'aspirais à un autre destin que celui de femme au foyer. Mais que pouvais-je faire de ma vie sans mes patins aux pieds ? J'aimais le patinage et je ne parvenais pas à abandonner le milieu du sport. J'avais rêvé toute mon enfance de monter sur la plus haute marche du podium. Ce souhait était devenu totalement inaccessible. La gloire m'échappait mais il me restait le pouvoir, accessible du haut d'un poste important au sein du Comité International Olympique par exemple. J'avais acquis une certaine expérience pour manipuler les hommes. J'ai donc décidé d'user à nouveau de mes charmes sur les plus hauts dirigeants mondiaux de cette organisation et ainsi en devenir la représentante britannique. J'ai assumé ce poste avec beaucoup de soin, et je travaillais beaucoup jusqu'à ce que l'inconcevable se produise. . .

En juillet 1930, une horrible tragédie est en effet venue frapper ma famille : mes parents ont été sauvagement assassinés dans leur maison de vacances en Suisse, au bord du Lac Léman. Le malheur continuait de me poursuivre ! J'ai pleuré des semaines après cette atrocité. Mon père, si cher à mon cœur, aimant et toujours à l'écoute, ne serait plus jamais là pour me conseiller ou me consoler. Ils ont été poignardés en plein cœur. La police n'a trouvé aucune trace du coupable hormis un billet : « Sauviens-toi du hangar 11 ». J'avais déjà entendu parler de ce lieu : il s'agissait de l'endroit où mon père et Mortgage

interrogeaient les espions allemands et les traîtres français en marge du front pendant la guerre. Je brûle de retrouver le coupable, l'assassin qui a commis un meurtre aussi odieux ! Il est clair qu'il existe un rapport entre ces meurtres et les missions de mon père pendant la Grande Guerre. Par conséquent, la famille Mortgage devait sans doute être également menacée. Il fallait que je leur rende visite prochainement. Ils résidaient depuis 1920 dans la vallée de Chamonix, au cœur des Alpes, en France.

Quand j'arrivais à leur domicile, le Major n'était pas au foyer. Je mis Lady Mary en garde contre le danger qui menaçait sa famille, puisque l'assassin de mes parents courait toujours. J'avais tout lieu de croire qu'il s'en prendrait aussi aux Mortgage. J'avais de la pitié pour cette femme, vivant en autarcie dans les montagnes, sans objectif dans la vie et privée de la vie mondaine qu'elle menait à Londres. J'ai également noté dans ses propos que son mari était souvent absent. J'ai apprécié la compagnie de Lady Mary, nous avons des souvenirs communs et le courant passait bien entre nous. J'ai donc décidé de lui rendre visite régulièrement, lorsque mon travail me mènerait dans la région.

Par ailleurs, afin de découvrir la vérité sur la mort de mes parents, un chemin s'offrait à moi : devenir une espionne au service de Sa Majesté. J'avais lu avec beaucoup d'intérêt les exploits de Mata-Hari lorsque j'étais jeune fille. Les femmes avaient donc leur place dans le milieu de l'espionnage ! J'ai d'ailleurs toujours brûlé de servir mon pays, tout comme mon père. Quelques nuits coquines et siestes crapuleuses accordées aux pontes du MI6 m'ont permis d'obtenir le poste d'espionne de terrain. Mes atouts me servent toujours autant pour réaliser mes missions. Néanmoins, je n'ai pas abandonné pour autant mon poste au CIO. Représentante du Comité le jour, et espionne séductrice la nuit : j'adore mener cette double vie trépidante et pleine d'aventures. J'oublie ainsi le chagrin qui me brise chaque jour un peu plus lorsque je pense à tous les hommes que j'aimais et que j'ai perdu.

En juillet 1933, Lady Mary m'annonça une terrible nouvelle lors d'une de mes visites. Elle m'apprit la disparition tragique de Paul, son fils, quelques mois auparavant. Il était à peine âgé de vingt-trois ans ! Il s'est perdu en pleine montagne au cours d'une ascension dans les environs de Briançon. Le corps n'a jamais été retrouvé. Son fils disparu, son mari toujours absent, tout cela avait laissé des cicatrices. Elle ne ressemblait plus à la femme joyeuse que j'avais connue dans mon enfance. Elle avait beaucoup vieilli et son regard semblait mêlé de colère et d'amertume.

En 1935, le Comité Olympique a été en première ligne d'une vive polémique en prenant une décision courageuse mais mal acceptée : celle d'interdire l'accès aux épreuves à tous les professionnels. Je suis l'instigatrice de ce décret : les Jeux devaient rester le lieu de rencontre des amateurs. Mais les moniteurs de ski, touchés par l'interdiction, émirent de violentes protestations. Heureusement, nous avons tenu bon et cette sage décision perdurera pour les Jeux à venir !

En novembre 1937, je travaillais de nouveau dans les environs de Chamonix. Le gouvernement britannique m'a chargée d'enquêter sur une bande de farfelus qui se nomme le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Ces fous s'amusent à terroriser les élus régionaux qui mènent une politique d'urbanisation poussée. Leurs revendications sont vagues et traitent d'un retour à la vie traditionnelle. Ils agissent par des plastiquages d'installations sportives comme les télésièges ou les refuges de hautes montagnes et s'en prennent aussi aux automobiles des élus. Ils semblent ne s'en prendre volontairement qu'aux biens et non aux personnes. Néanmoins, leurs actions inquiètent le MI6 : en effet, les sports d'hiver représentent un loisir en vogue parmi les riches touristes anglais et il convient de veiller à leur sécurité. Malheureusement, je n'ai rien découvert d'intéressant lors de mon voyage.

J'en ai tout de même profité pour rendre une visite impromptue à Lady Mary. Lorsqu'elle m'a ouvert la porte, sa mine gênée m'a indiqué que je la dérangeais. Elle s'est rapidement activée pour mettre un peu d'ordre dans le salon. En effet, tous les domestiques étaient absents du château à ce moment là. Mes sens, aiguisés par mes nombreuses missions, m'ont tout de suite alerté sur le comportement étrange de mon hôte le jour de ma venue. Elle avait l'air nerveuse et agacée. Alors qu'elle s'affairait en cuisine pour préparer le thé, j'ai remarqué sur un guéridon un billet écrit de la main de Mary : « Restez sur vos gardes, votre manque de prudence risque de vous être fatal ! ». Elle m'a rejoint puis nous avons bu le thé et discuté. Néanmoins, je sentais qu'elle était pressée, et qu'elle désirait ardemment remettre nos discussions à plus tard. J'ai donc rapidement pris congé.

Depuis mon entrée au Services Secrets, j'ai profité des moyens d'investigation que me fournisse mon nouvel emploi pour me lancer sur la piste de l'assassin de mes parents. Au terme de recherches longues de plusieurs années, j'ai abouti à deux informations qui pourraient être intéressantes. Tout d'abord, j'ai découvert que à partir de 1918 et jusqu'à sa mort, mon père a effectué tous les ans un important virement via un transfert postal en France. Impossible cependant d'obtenir le nom du propriétaire du compte auprès des autorités françaises. Par ailleurs, j'ai tout récemment découvert qu'au terme de la guerre, le Major Mortgage n'avait pas posé sa démission, comme me le disait son épouse, mais qu'il avait été renvoyé des services secrets.

J'ai récemment reçu une invitation à une réception donnée le 13 mars 1938 à Briançon. En tant que membre du Comité International Olympique, je suis conviée par Monsieur Auguste Andrieux, maire de cette commune, qui désire me remettre officiellement le dossier de candidature de sa région pour l'organisation des olympiades d'hiver de 1944. Etant donnés les projets ambitieux du Maire pour sa commune, il est possible que certains membres des Défenseurs des Cimes soient présents ce soir pour faire un coup d'éclat. Jusqu'à aujourd'hui, leurs forfaits restent impunis. Je dois découvrir l'identité des meneurs et les dénoncer aux autorités locales si je trouve des preuves de leur culpabilité.

Par ailleurs, suite à l'invasion éclair de l'Autriche par l'Allemagne, le MI6 m'a chargée de recruter Ivan Ballangrud, lui aussi invité, dans le cadre d'un projet d'assassinat d'Hitler. Ce dernier semble prendre de plus en plus de pouvoir en Europe et son annexion de l'Autriche fait frémir l'Empire Britannique. Il faut stopper les nazis ! Je dois donc organiser le meurtre du Führer, présent à Vienne deux jours après la soirée à Briançon pour célébrer l'annexion de l'Autriche, déclarée province allemande. Pour cela, je dois prendre contact avec le champion de biathlon à la gâchette infailible et le convaincre de se rendre à Vienne pour éliminer Hitler. Il n'aura pas de mal à se faufiler et à se cacher puisqu'il connaît bien la ville. Par ailleurs, son changement de nationalité en 1935 (il est devenu français) laisse supposer un profond rejet du régime nazi.

Le Maire de Briançon, Auguste Andrieux, m'a contactée avant mon départ de Londres pour m'apprendre qu'il avait l'intention d'ouvrir un musée à la gloire des premiers héros des sports d'hiver et m'a demandé si je pouvais avoir un geste pour la commune. Il connaît mon passé d'athlète, ma place de médaillée de bronze aux Jeux de 1928. J'ai accepté de prêter mes patins à glace chers à mon cœur pour une année. J'espère que la municipalité en prendra grand soin car j'y tiens beaucoup.